

**Nadine Passim**

Notre petite vie

**UN GRAND  
TOURBILLON**

Roman  
En français

Viens rêver en mon jardin

Nadine Passim - auto édition

Impression Nadine Passim décembre 2014

La Fouillade 12270 - E-mail : [nadine.passim@sfr.fr](mailto:nadine.passim@sfr.fr)

Dépôt légal décembre 2014

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : **979-10-227-2295-7**

© Nadine Passim

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
Intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

**Nadine Passim**

**Notre petite vie**  
**UN GRAND**  
**TOURBILLON**

**Viens rêver en mon jardin**

# Mes rêves vont ça et là, au gré du vent

Notre petite vie,  
**UN GRAND  
TOURBILLON**

Rêvons ensemble  
**Nadine Passim**

Auto édition

**La Fouillade 12270**

E-mail : [nadine.passim@sfr.fr](mailto:nadine.passim@sfr.fr)

**Tous les jours  
nous accumulons des sensations,  
des tas d'images,  
pour le film de notre vie,  
le petit cinéma  
que l'on se repassera de temps en temps.  
Lire, écrire,  
c'est remuer des souvenirs,  
Voyager dans les mémoires.**

*Une belle route départementale, ses tournants nous bercent, nous font chavirer le cœur. Et chaque fois le paysage se transforme, on a juste le temps pour que les images se gravent profondément dans notre mémoire. Puis, à la sortie d'une longue courbe, la vision s'agrandit, dans la clarté du matin, avec une lumière douce et chaude, une grande vallée s'offre à notre regard et se perd à l'horizon.*

*Une belle rivière, majestueuse, dorée, reflétant les premiers rayons du soleil, s'amuse à faire des méandres à travers la campagne. Contournant des champs aux nuances différentes, elle va ainsi, d'une teinte à l'autre, dans une grande harmonie, avant de s'intégrer à la petite cité qui s'offre à notre regard.*

*La ville nous apparaît ocrée. Ses structures marquées par le dessin des rues, relevées par les couleurs rouges des tuiles romanes. Des reflets bruns, des roses, donnent à l'ensemble une grande unité, presque abstraite.*

*En se rapprochant, la cité commence à donner plus de détails ; dans les jardins les oiseaux grouillent, piaillent pour marquer leur joie de vivre. Les gens vont et viennent, en tous sens, comme dans une fourmilière.*

*En entrant dans le faubourg, on trouve des maisons où la pluie, le soleil et le vent ont marqué les façades, en creusant la matière, déformant les lignes, adoucissant les couleurs.*

*Par un vieux pont, de formes solides, aux pierres vermoulues, on arrive au cœur de la cité. Prenons une petite ruelle contournant l'immense cathédrale de briques, édifiée comme une forteresse. Là, on trouve encore des maisons en torchis, aux poutres apparentes et croisillons de bois. Certaines sont bien entretenues, les fenêtres sont hautes et les portes larges, en bois orné et d'aspect robuste.*

*Vers le milieu de la rue, au-dessus d'un porche, brille la plaque de maître Boulard, notaire dans cette maison depuis deux générations. Montons au premier et ouvrons la porte... Ce matin-là, Anicet Fulbert, clerc de notaire, penché sur des papiers,*

*travaillait en silence au milieu de piles de dossiers. C'est tout juste s'il lui restait la place pour écrire. Il préparait une donation.*

*C'est alors qu'Anicet entendit frapper très faiblement dans le hall. Et bien qu'il eût plusieurs fois dit d'entrer, personne n'ouvrit la porte. Il se leva et alla voir qui cela pouvait bien être ?*

**- Tiens, c'est vous madame Lunac.**

- Tu peux m'appeler Gaby, comme autrefois, quand tu venais jouer à Bélugue.

- Alors, entrez donc Gaby, et dites-moi ce qui vous amène ?

- Avant toute chose, je voudrais savoir, tu es seul à l'étude ?

- Oui, le notaire n'arrivera qu'en fin de matinée, affirma Anicet.

- Ah ! C'est bien, dit la grand-mère.

Madame Lunac avait quatre-vingts ans, des cheveux entièrement blancs nacrés, et des yeux pétillants d'intelligence. Mais par moments, on pouvait découvrir de la tristesse dans son regard, la mélancolie des personnes seules.

Pendant trente ans, avec son mari, ils avaient tenu une librairie, et passé des jours heureux dans leur grande maison et l'immense jardin, de plus d'un hectare, rempli de haies, de petits champs, de vergers, de grands arbres, d'allées bordées d'arbustes. Une source s'écoulait parmi des rochers, et un

potager, bien abrité des vents, n'était pas très loin de la maison.

Dans sa jeunesse, avec les gosses du quartier, Anicet y avait souvent joué aux gendarmes et aux voleurs, à se cacher. Pour les enfants, Bélugue était un jardin de rêve.

Depuis un mois, confia madame Lunac à Anicet, il y a quelque chose qui me chiffonne. Mon neveu m'a demandé une procuration lui permettant d'effectuer toutes les signatures à ma place... Regarde et dis-moi ce que tu en penses ?

Elle sortit une feuille de papier de son sac et la donna à Anicet. Pendant qu'il lisait, la grand-mère continuait de parler :

- Jean me dit qu'il fait ça pour m'aider... Tu comprends, il est arrivé à s'occuper de tout. Au début, j'étais contente d'avoir un neveu aussi empressé à m'éviter le tracas de toute la paperasse que je reçois. Mais j'ai entendu des phrases qui ne me plaisent pas... Quand sa femme est là, je fais la sourde, ça me permet de comprendre beaucoup de choses... Alors, qu'en penses-tu ?

- Oui, c'est une procuration, mais même avec ce papier, il ne peut pas faire quelque chose qui ne vous convienne pas.

- Alors, pourquoi ? J'ai encore toute ma tête... Je ne suis pas malade !

- Il peut très bien ne jamais se servir de cette procuration, lui dit Anicet pour essayer d'arranger les choses. Puis il ajouta : avec Jean, vous ne risquez rien, c'est un brave garçon, il ne fera jamais rien sans votre accord, je le connais.

- Il faut aussi que je te dise... Je sais qu'il rencontre souvent un promoteur, qui a des projets de construction

dans le quartier. Ils sont bien venus plusieurs fois à l'étude, c'est vrai ce que je dis ? demanda la grand-mère.

- C'est vrai, oui, je les ai vus, le notaire les a reçus. Mais ça ne veut rien dire, ils vont aussi à la chasse ensemble, ce sont des amis. répondit Anicet.

- Peut-être, rétorqua la grand-mère, mais ça ne me plait pas, il doit venir me voir tout à l'heure... Je ne suis pas pressée et je ne signerai plus rien, je peux encore m'occuper de mes affaires !

Anicet changea de conversation, il évoqua les bons moments passés au jardin.

- En ce temps là, tu ne portais pas la barbiche, lui fit remarquer la grand-mère, je te l'ai déjà dit... Le bouc, ça ne te va pas, cela te vieillit, tu devrais le couper.

- Comme toujours, madame Lunac parla de son mari. Maintenant, elle ne vivait qu'avec les souvenirs... Puis, après quelques secondes de silence, elle embrassa Anicet et s'en alla.

- De retour à son bureau, Anicet s'essuya le front, puis reprit son écriture. Il avait très chaud, transpirait et ne se sentait pas bien.

Mais ce que lui avait dit la grand-mère le tracassait. Il se leva et d'un classeur, sortit un dossier qui portait le nom de Lunac. Anicet regarda la pendule, et comme il n'aurait pas le temps de le consulter, il le mit dans sa serviette.

Anicet essaya de continuer son travail, mais il avait mal à la tête et toujours aussi chaud. Il avala un cachet d'aspirine, puis maître Boulard arriva, et ils regardèrent les actes en instance. Anicet était pâle, et tenait son mouchoir à la main pour s'essuyer le front.

- Vous devriez rentrer chez vous plus tôt, et vous reposer, nous continuerons ce contrôle plus tard, il n'y a pas d'urgence, lui dit le notaire.

Midi n'avait pas encore sonné, qu'Anicet Fulbert sortait de l'étude de maître Boulard. Il allait par des petites rues, d'un pas hésitant, le dos encore plus courbé que d'habitude, en serrant sous son bras sa vieille serviette noire. Arrivé sur une place, il s'arrêta pour reprendre son souffle et se déboutonner son col de chemise, puis il entra dans une épicerie. Il resta quelques minutes à regarder les étagères pleines de bonnes choses, sans pouvoir se décider sur un choix.

- Mais monsieur Fulbert, il me semble qu'aujourd'hui ce n'est pas la grande forme ? déclara l'épicière.

- Oh ! ce doit être un petit rhume. répondit Anicet sur un ton plaintif.

- Vous avez intérêt à vous soigner, la grippe est mauvaise cette année. Il faut dire qu'avec le printemps que nous avons... Il pleut tous les jours et il fait froid ! Excusez-moi, je parle sans arrêt, et je ne vous ai même pas demandé ce que vous vouliez ?

- Je ne le sais pas, je n'ai pas bien faim.

- Vous auriez de la fièvre, que cela ne m'étonnerait pas. ajouta l'épicière.

- Coupez-moi une tranche de jambon blanc... Donnez-moi aussi un yaourt et du lait, finit par demander Anicet.

Une fois ses achats terminés, toujours aussi courbé, il arriva péniblement dans le couloir de son immeuble, et posa le litre de lait sur le sol pour chercher ses clés. Mais, à ce moment, arrivait sa voisine avec ses deux gosses ; Julie, une belle fille de dix-sept ans et John d'une douzaine d'années. Ils se bousculèrent devant la porte pour passer en premier, et

Julie donna une bonne bourrade à Anicet qui, dans la pénombre du couloir, essayait de trouver la serrure.

La mère en arrivant quelques secondes plus tard, ne put que constater les dégâts ; la bouteille de lait était cassée.

- Vous avez fait du beau travail ! dit-elle, vous auriez pu faire plus attention, nous ne sommes pas seuls dans la maison !

- Ce n'est rien madame Pujol, dans le noir, ils ne m'avaient pas vu. dit Anicet.

- Ne les défendez pas, ils sont impossibles ces jours-ci. affirma-t-elle.

Les enfants étaient déjà entrés dans leur cuisine et revenaient avec une serpillière et un balai. Quant à Anicet, il n'était toujours pas arrivé à ouvrir sa porte.

- Mais dites donc, Monsieur Fulbert, vous n'avez pas l'air d'être très bien, vous êtes malade ?

- J'ai chaud, et j'ai des problèmes avec ma serrure, essaya d'expliquer Anicet, pendant que les enfants, tout en nettoyant le couloir, continuaient de se chamailler.

- Taisez-vous ! Un peu de calme ! Vous ne voyez pas que Monsieur Fulbert est malade ! affirma Clotilde, qui prit les clés et ouvrit la porte. Ils entrèrent dans le vestibule en suivant Anicet, et ensuite dans une grande pièce, qui servait à la fois de chambre à coucher et de bureau fourre tout. Il y avait des livres et des revues sur des étagères, sur tous les meubles, et sa table était encombrée comme son bureau à l'étude.

Les volets fermés ne laissaient passer que peu de jour, et dans la pénombre, Clotilde tendit le bras pour donner de la lumière. En traînant les pieds, Anicet s'avança jusqu'à sa table, et de sa serviette sortit le dossier de Gaby, qu'il posa machinalement à côté d'autres papiers. Puis, comme il restait

droit devant son lit, sans bouger, tenant son chapeau à la main, Clotilde lui dit :

- Vous ne pouvez pas rester comme ça, Monsieur Fulbert, il faut vous coucher !

Ils l'aiderent à quitter sa gabardine grise et sa veste droite trois boutons, en tweed marron foncé, avec des ronds de cuir aux manches. Anicet, très pâle, avec des sueurs froides, s'assit sur le divan.

- Il faut vous laisser faire, Monsieur Fulbert, et vous mettre au lit. Avez-vous un thermomètre ?

- Oui, je crois, dans la boîte à pharmacie de la salle d'eau.

John et Julie lui enlevèrent ses chaussures. Clotilde revint et après qu'elle eut fait descendre les degrés, lui dit :

- Tenez, je vous le pose sur la table de nuit, couchez-vous, je reviendrai vous voir dans un quart d'heure. Allez, venez les enfants, il faut laisser Monsieur Fulbert se reposer.

Dix minutes plus tard, Clotilde revenait avec un bouillon bien chaud. Mais, ne sachant pas où le poser, elle demanda aux enfants de faire un peu de place sur la table.

Julie et John rassemblèrent des journaux, le dossier Lunac, et des papiers de provenances diverses. Mais, ne sachant pas où les ranger, après avoir fait le tour de la chambre, pendant que leur mère était occupée à regarder la température, ils allèrent mettre cette paperasse dans le coffre du compteur à gaz, se trouvant dans le couloir de l'immeuble. Puis, ils revinrent voir Anicet qui, assis sur son lit, tout en s'essuyant le visage, écoutait vaguement ce que disait Clotilde.

- Vous avez quarante de fièvre, mon pauvre monsieur, ce doit être une bonne grippe, cette année, elle est asiatique, et l'on dit qu'elle donne une température de cheval.

- Peut-être, mais j'ai aussi froid, dit Anicet en se recouchant.

- Vous voulez un peu de bouillon chaud ? Ça vous ferait du bien, insista Clotilde.
- Non, pas maintenant, merci, je vais essayer de dormir.
- Ecoutez, en partant au travail, je dirai au docteur Delbard de passer vous voir, et ce soir, nous viendrons prendre de vos nouvelles.
- Vous êtes bien gentille madame Pujol, mais avec vos deux démons... Vous avez assez à faire comme ça. Je vais dormir, et quand le docteur sera venu, je me lèverai pour aller à l'étude. J'ai des classements de dossiers en cours, il faut que je m'en occupe.
- Vous travaillez trop.
- Au bureau, je suis toujours dérangé, tandis qu'ici, le soir, je suis tranquille pour préparer un dossier. affirma Anicet.
- Pour aujourd'hui, vous n'avez qu'à vous reposer. insista Clotilde. Je laisse la porte ouverte, comme ça, quand le docteur arrivera, vous n'aurez pas à vous lever.

Clotilde sortit, et alla s'occuper de faire manger les enfants. Trois quarts d'heure plus tard, Clotilde repartait avec les gosses. En passant, elle ouvrit la porte, et constata qu'Anicet dormait profondément. Puis, à pied, rejoignit l'usine de confection où, toute la journée, elle faisait la même piqûre. Un travail à la chaîne, sans espoir d'apprendre quelque chose, de pouvoir changer de qualification. L'atelier appliquait le système Taylor, la division du travail. En plus, on parlait de difficultés, de supprimer des postes, et de mises à la retraite. C'était un souci permanent pour Clotilde, qui depuis une dizaine d'années vivait seule, car son mari, sous officier de carrière, était décédé à la suite de maladies contractées en Indochine.

Vers les trois heures de l'après-midi, le docteur arriva chez Anicet, qui venait de se réveiller.

- Bonjour monsieur Fulbert. Le docteur Delbard est en voyage pour quelques jours, je suis son remplaçant. Je crois que vous avez bien connu mon père, André Raymond ?
- Oui, effectivement, c'était un ami... Mais docteur, ce n'était pas la peine de venir tout de suite, il n'y a rien de grave. répondit Anicet.
- C'est vous qui le dites. Mais, avant de venir, j'ai consulté votre dossier... Et le docteur Delbard vous avait conseillé de faire un bilan de santé.
- Je n'étais pas malade, c'était seulement un contrôle préventif, c'est normal à mon âge. expliqua Anicet.
- Ce matin au courrier, il y avait les résultats de votre bilan, que le laboratoire nous communique. Et votre voisine m'a dit que vous aviez quarante de fièvre. Il est préférable de voir ça de façon plus complète, alors, qu'est-ce que vous ressentiez ? Racontez-moi ça.
- À midi, quand je suis arrivé, j'étais épuisé, et j'ai dormi comme un loir, mais maintenant ça va mieux, je vais me lever pour aller à l'étude.
- Il faut aller doucement, ce serait bien trop rapide, vous avez encore de la température. répondit le docteur.
- Je pensais retourner à l'étude pour terminer mon travail. essaya d'expliquer Anicet.
- Il n'en est pas question, et de toute façon, vous ne seriez pas capable d'aller bien loin.
- Pour un petit rhume, je ne peux quand même pas tout abandonner.
- Vous êtes têtue ! Et bien, je vais vous dire la vérité... Si vous avez eu ce matin, une telle fatigue, ce n'est pas la grippe, il y a des causes plus sérieuses. affirma le docteur.

- Ça alors, vous êtes rapide, en quelques minutes, vous me condamnez à rester au lit. s'étonna Anicet.
- Ecoutez-moi, j'ai bien examiné votre bilan de santé... Et ce n'est pas réjouissant.
- À mon âge, j'ai peut-être un peu de cholestérol ? dit Anicet.
- Ne cherchez pas à deviner... C'est l'ensemble des taux qui n'est pas très bon... Même pas bon du tout... On pourrait, pour être plus direct, dire mauvais.
- Qu'est-ce que vous me conseillez ? Vous allez peut-être me dire de me reposer ? demanda Anicet en essayant de sourire.
- Je vous disais donc, que les résultats étaient très mauvais.
- Vous n'êtes pas encourageant.
- Ce n'est pas plaisant de vous dire la vérité, mais il faut que vous compreniez, dans votre état, il n'est pas question de reprendre le travail. précisa le docteur Raymond.
- C'est si grave que ça ? demanda Anicet, qui sentait la fièvre revenir.
- Il va falloir refaire des analyses, pour trouver quelle est la cause de tout ce dérèglement.
- Vous y allez un peu fort, je me sens beaucoup mieux. Dès demain je reprendrai le travail. Cela ne m'empêchera pas de faire des examens et de suivre un traitement. dit Anicet.
- Ne vous imaginez pas qu'avec une nuit de repos, vous allez recouvrer votre santé, modifier la mécanique analytique. Si vous reprenez le travail... Je ne réponds de rien ! Vous risquez un accident... Vous savez, c'est vite arrivé ! affirma le docteur.
- Je ne crois pas à tout ce que vous dites, jusqu'à ce matin, je ne me sentais pas malade.